Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 33

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180912

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment, dans l'après-midi, de joyeux habitués. On joue d'abord le café, mais comme cette innocente boisson ne désaltère guère, une chope de bière la suit ordinairement; cependant trop de bière allourdit et la prudence conseille d'en atténuer l'effet par un verre de Villeneuve. C'est ce que l'on fait.

Sous l'influence de ce vin généreux, tous les fronts s'épanouissent, les bons mots, les taquineries et les rires sonores se donnent le plus libre essor.

Il y a quelques semaines, un défi assez curieux fut posé autour de la table ronde. Deux des assistants réputés marcheurs infatigables, provoqués par leurs voisins, qui ne demandaient, comme on dit vulgairement, « que plaie et bosse, » acceptèrent le pari de faire la course de Montherond, aller et retour, en trois heures, course qu'un marcheur ordinaire ne fait pas en moins de quatre heures.

Le pari devait s'exécuter avant une époque déterminée et pendant la saison chaude. Malgré ces conditions précises, nos deux champions ne se pressaient point. Cependant, le terme fatal s'approchait et des plaisanteries sans cesse renouvelées venaient leur rappeler leurs engagements. Le jour même où ces taquineries leur tombaient comme grêle, ils se décidèrent à partir. Jamais le soleil n'avait dardé des rayons plus ardents; jamais la chaleur n'avait été plus étouffante, et toute la compagnie s'en frottait les mains. Une ligne blanche fut tracée à la craie sur le plancher du café; ils y posèrent le pied gauche et attendirent le signal du départ, pressés par une foule de curieux.

Un des assistants, la montre en main, s'écria tout à coup : « Préparez-vous !.... un, deux, trois ! » Et nos deux hommes partirent d'un pas régulier, mais non précipité.

C'était 3 heures et 15 minutes de l'après-midi.

Comme il leur était expressément défendu de courir, vous pouvez croire que les amis de la table ronde ne négligèrent rien pour les surveiller et grillaient d'envie de les prendre en défaut, surtout au retour, car il n'était pas à présumer qu'ils essayassent de courir en montant.

Les amis de la table ronde les suivirent donc à cinq minutes de distance, et se postèrent ensuite en divers endroits. L'un se cacha dans le fourré de Sauvabelin, un autre derrière une haie, un troisième enfin, plus généreux que ses compagnons, s'avança vers des paysans qui travaillaient près de la route et leur demanda :

— N'avez-vous pas vu monter deux individus qui allaient à grands pas?

— Oui, monsieur, il n'y a pas plus de 10 minutes.

— Eh bien ! si jamais vous les revoyez, posez-leur la patte dessus, ce sont des voleurs.

— Il n'y a pas moyen !... N'ayez pas peur, monsieur, nous sommes là !

Pendant qu'on tendait ces piéges, les deux hommes au jarret d'acier arrivaient devant l'auberge de Montherond, desservie par un cordonnier : « Vite une chopine, vite !... » lui crièrent-ils, « et signez-nous cette déclaration attestant que nous sommes venus chez vous. Donnez-nous en outre une de vos formes de soulier afin d'enlever toute espèce de doute chez ceux contre qui nous tenons le pari.

— Très bien, messieurs, leur dit l'aubergiste, dois-je signer aussi sur la forme ?

— Merci, pas nécessaire ; au revoir.

Et nos deux voyageurs repartirent glorieux en lançant en l'air leur forme de savetier, comme un tambour-major jouant avec sa canne à la tête d'un bataillon.

Près du bois de Sauvabelin, deux paysans cachés derrière une haie s'apprêtaient à leur barrer le passage en criant : Aux voleurs! Nos hommes, qui ne tenaient guère à être retardés dans leur voyage, lestes comme des gymnastes, jouent des coudes et couchent un des paysans dans la haie, tandis que l'autre va se heurter contre le panier d'une femme qui leur apportait le repas de quatre heures. — Une femme ébahie, deux hommes à terre et du café au lait répandu sur la route, tel fut le résultat de cette rencontre inattendue. Il n'y eut cependant ni morts, ni blessés.

A six heures moins dix minutes, Messieurs XXXX arrivaient au point d'où ils étaient partis ; ils avaient fait leur tour en 2 heures 35 minutes.

Leurs adversaires étaient vaincus et n'avaient d'autre parti à prendre que de faire sauter le cachet des nombreuses bouteilles de Villeneuve engagées dans ce pari.

L. M.

Il est curieux de relire dans les journaux du temps, les nouvelles du théâtre de la guerre de 1813, qui, sous plusieurs rapports, présentait le même aspect que la guerre actuelle. En voyant le chiffre énorme des troupes que la France mit alors sur pied pour repousser les armées alliées, il est permis d'espérer que malgré les échecs qu'elle vient de subir, elle peut encore, dans un suprême effort, remporter la victoire.

Voici ce qu'on lit dans la *Gazette de Lausanne*, du 10 décembre 1813 :

THÉATRE DE LA GUERRE.

Armées françaises.

MASTRICHT, *28 novembre.* — En ce moment on publie l'extrait suivant de la lettre adressée ici par le général comte Merle, au général Charbonnier.

Vesel, 18 novembre.

Monsieur, le général, faites connaître aux troupes que vous commandez que onze cent mille hommes marchent vers tous les points ou se présentent les ennemis de la France. Une armée de 600,000 hommes se portent vers la ligne du Rhin, et cinq corps d'armées d'observation de 100,000 hommes chacun se forment pour être dirigés sur Bordeaux, Toulouse, Metz et Utrecht.

On assure que les Prussiens marchent si serrés au combat que, tués dans les rangs, ils restent encore debout et à leur place, tant ils en ont l'habitude.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. —IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.